

KHEMIA

(Lettre strictement personnelle)

“ Aux Chrétiens de la Plaine de la MEKKERA ”

1^{er} trimestre 1977

NOUVELLE SERIE

Numéro 29

Le numéro : 4 F

15^e année

Paraissant tous les trimestres

Abonnement normal : 15 francs si possible

Abonnement de soutien : 30 francs et plus

Tous les abonnements partent de janvier. Grouper les abonnements sur le C.C.P. : « Abbé Delmas François 3.248.58 Y Toulouse » ou chèque bancaire au seul nom de M. l'Abbé Delmas François, 81140 Le Verdier.

Pour tous les autres dons : verser au C.C.P. individuel de chaque prêtre.

Commission paritaire : inscrit sous le n° 47.437.

Vivre le Christianisme

(suite)

Comme je vous le disais dans la « Khémia » n° 29, nous devons, pour vivre le christianisme, connaître la volonté de Dieu. Et cette volonté nous la connaissons d'abord par les dix commandements. Nous la connaissons ensuite par le devoir d'état.

Devoir d'état.

Les dix commandements sont précisés pour chacun de nous par notre devoir d'état. Il apporte avec lui quantités d'exigences particulières, c'est l'emploi du temps, parfois même minutieusement minuté, ce sont les rapports avec les autres, ce sont les obligations des vertus spéciales à pratiquer comme l'honnêteté chez le commerçant, la discrétion pour l'avocat, le médecin ou le notaire, la conscience professionnelle pour l'ouvrier etc...

Toutes ces occupations qui marquent la vie de chacun, qui distinguent classes et métiers et qui même vont parfois jusqu'à des détails extrêmement variés apportent des devoirs spéciaux et des occasions multiples de vraiment faire la volonté de Dieu et tout au long de la journée.

Car il n'y a pas de hasard ou de fatalité. C'est Dieu qui connaît tout et qui dirige tout par sa divine providence. Cela un chrétien doit le croire. Dans les détails de notre vie chrétienne de tous les jours, de notre devoir d'état par conséquent, c'est la volonté de Dieu qu'il nous faut voir en toute vérité. Quand la maman au foyer fait son ménage ou soigne ses enfants, elle fait ce que Dieu attend d'elle. Quand l'ouvrier se rend à l'heure à son travail, ce n'est pas seulement au règlement de l'usine qu'il obéit, mais à Dieu et ainsi pour tous les métiers, toutes les occupations...

Les événements.

Il faut en dire autant des événements eux-mêmes qui viennent, comme les commandements et le devoir d'état, nous dire la volonté de Dieu. Rien n'échappe à Dieu des moindres détails et des grands événements.

Car Dieu voit tout et connaît tout. Tel contretemps apporté par la maladie, est-il voulu de Dieu ? La pluie qui contrarie une excursion, est-ce là volonté de Dieu ? Et les événements qui ont l'air de venir des hommes, cette fois, et non plus de Dieu, comme une guerre, ou une grève, ou un accident, sont-ils la volonté de Dieu ?

Ou encore la concurrence dans le commerce, ou un projet de mariage qui échoue et un autre qui réussit, est-ce toujours la volonté de Dieu ?

Mais oui tout cela nous indique la volonté de Dieu. Mais alors direz-vous, Dieu veut le mal, car le mal domine souvent sur la terre ? Attention. D'abord que faut-il entendre par mal ? Seul le péché est un mal et cela toujours et partout et quel que soit le péché. Mais le reste ? Cela dépend. Immédiatement cela peut être un mal, mais se révéler plus par un bien aux yeux de la foi. Une mort est un mal immédiat mais s'il permet à celui qui s'en va de cette terre d'aller au ciel en compagnie de Dieu, des anges et des saints c'est un bien. Une naissance terrestre provoque un mal immédiat qu'on appelle les douleurs de l'enfantement, mais après, c'est une joie et donc un bien. Ce n'est parfois qu'au ciel que nous pourrions mieux voir ceux des maux qui nous paraissent injustes et injustifiés sur cette terre. De plus il faut se souvenir que Dieu ne veut jamais le mal pour le mal mais pour le bien qui en résultera. Dieu a voulu la mort de son Fils sur la croix pour obtenir ainsi notre rachat. Et puis, il y a des choses qui sont permises par Dieu et non voulues directement par lui, car ne l'oublions pas il nous a donné la liberté et c'est ce qui fait que nous sommes des hommes, des semblables à Dieu. Je vous l'ai déjà expliqué. Habitons-nous à voir la volonté de Dieu en tout, nous garderons ainsi la paix et même la joie dans les événements de toutes sortes que nous avons à vivre.

Les appels de la grâce.

En plus des commandements, du devoir d'état et des événements, nous avons pour connaître la volonté de Dieu, les appels de la grâce. Alors là, c'est Dieu lui-même et directement qui frappe à la porte de notre cœur. C'est lui qui nous donne des bons désirs, des bonnes inspirations. Evidemment ce ne sont pas des paroles que nous entendons avec nos oreilles, ni des apparitions qui sont très rares ; cela vient du plus profond de notre âme et il ne faut pas être distrait par les bruits du monde pour les entendre. Seul celui qui prie et réfléchit les entend, l'autre risque de ne pas les entendre. Il faut donc faire effort pour éloigner les distractions, ou les soucis accaparant trop notre pensée. L'habitude du recueillement, de la prière est nécessaire pour vivre sa vie chrétienne, pour faire la volonté de Dieu en tout.

2° POUR VIVRE CHRETIENNEMENT : IL FAUT FAIRE CE QUE DIEU VEUT

Nous venons de dire que pour vivre le Christianisme, il faut **connaître** la volonté de Dieu. Mais attention ce n'est pas suffisant. On est alors un croyant. Il faut encore **faire** ce que Dieu veut, ou si vous voulez, être un pratiquant.

Si nous avons confiance en Dieu, il nous faut le suivre, pas seulement en pensée, mais en actes, dans la vie de tous les jours. C'est pourquoi, du moins en théorie, la vie chrétienne est facile. Elle peut se résumer en un seul mot : **la docilité**. Docilité à quoi ? mais :

Aux commandements.

Cela consiste, être docile, à obéir sans dosage, ni choix, à tous les commandements. Et cela peut mener très loin. Si on choisit, si on n'accepte que ceux qui plaisent ou ne déplaisent pas trop, et si on rejette les autres, ne fut-ce qu'un seul, on n'est pas vraiment docile. Et même on devient coupable. Car on fait sa volonté et non la volonté de Dieu. Etre chrétien : c'est tout prendre et non choisir.

Et il faut le faire sans discuter, sans doser. Que de prétendus chrétiens établissent des catégories dans les commandements en disant « tant qu'il n'y a pas péché mortel » on peut y aller. Je vous l'ai dit le péché, tout péché est un mal, toujours, partout et quel que soit ce péché. On peut se tuer d'un seul coup ou petit à petit, le résultat est le même.

Alors ne choisissons pas dans les commandements.

Au devoir d'état.

Et puisque nous connaissons la volonté de Dieu par le devoir d'état, il faut s'obliger également à l'accomplir de son mieux, sérieusement, en esprit de foi. Le prendre tel qu'il est, sans le maudire ou le saboter puisque c'est Dieu qui l'envoie et que ses desseins sont très sages. Certes à certains jours cela peut être très rude et lourd, surtout si c'est un travail monotone.

On n'accorde souvent pas assez d'attention à cet aspect de notre vie chrétienne. On lui fait subir les entorses les plus graves, sans scrupule, sans songer jamais à s'en accuser en confession ou à le regretter. Et on s'estime bon chrétien parce qu'on n'a pas manqué à la messe du dimanche, ou fait sa prière.

La négligence habituelle de son devoir d'état est aussi un manquement grave à l'obéissance à Dieu. L'étudiant qui perd son temps alors qu'il doit se former, la maman qui néglige sa maison, ses enfants, son mari, sa tenue, pour lire des romans, ou bavarder avec les voisines, l'ouvrier qui sabote son travail sont coupables sans aucun doute possible.

La perfection que Dieu attend de nous est chose précise et pas en l'air. Et ce qu'il veut que nous fassions ne concerne pas les anges mais des hommes et des hommes dans telle ou telle situation précise. La sainteté ne consiste pas à faire des miracles ou des choses extraordinaires, mais à faire simplement des choses simples.

Aux événements.

De même s'il a la foi, s'il a compris, le chrétien acceptera encore comme venant de Dieu tous les événements qui jalonnent sa vie, joyeux ou tristes. Certes la religion ne dit pas qu'il faut se résigner toujours sans rien faire. Il ne faut pas subir comme l'animal qui ne peut prévoir ni changer le cours des événements. Ce n'est pas pour rien que Dieu nous a donné la raison. Un chrétien peut et doit s'en servir pour améliorer son sort, parer les coups, éviter un mal, ou soigner une maladie pour la guérir... Il collabore alors avec Dieu pour rendre le monde plus habitable, meilleur.

Le chrétien doit s'habituer à voir dans les événements bons ou mauvais la volonté de Dieu et donc goûter aux

plaisirs légitimes qui lui sont offerts, accepter les épreuves qu'il n'a pu écarter en faisant quand même confiance à Dieu, en essayant d'être toujours dans la paix sinon dans la joie.

Aux appels de la grâce.

Enfin en plus de la docilité aux commandements, au devoir d'état, aux événements, le chrétien doit être docile aux appels de la grâce, même en des choses qui ne nous sont pas imposées. Marchander avec Dieu, c'est ou bien mettre en doute sa compétence comme s'il pouvait se tromper dans ce qu'il nous demande, ou bien sa volonté comme s'il ne voulait pas plus fortement encore que nous notre vrai bonheur.

La perfection consiste à ne rien refuser à Dieu, à s'abandonner à lui comme un enfant dans les bras de sa mère. S'abandonner à Dieu sans discussion ni réserve, se laisser totalement conduire par lui, quelle joie et quelle sécurité. La valeur d'un acte ne tient pas à la difficulté qu'il présente mais à l'amour qu'on y met pour l'accomplir. Il n'y a pas de petites choses pour Dieu et le chrétien qui aime Dieu. Le grand saint Paul va jusqu'à dire : « Quoi que vous mangiez, quoi que vous buviez, quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour l'amour de Dieu ». La mère de famille balayant la cuisine peut être plus agréable et plus près de Dieu, qu'un moine dans son couvent à genoux. C'est une question d'amour, et d'amour uniquement.

3° POUR VIVRE CHRETIENNEMENT : IL FAUT ENFIN LUTTER

Tout cela est très beau direz-vous, mais est-ce facile ? De suite je vous dis : non. Jésus n'a pas promis le ciel aux lâches et aux mous, « les Cieux demandent l'effort, il faut être violent pour s'en emparer ». Dieu n'aime pas les invertébrés, mais ceux qui sont debout, qui ont de la volonté.

La docilité dont je viens de vous parler à toutes les volontés de Dieu n'est pas chose facile, loin de là. « Je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre », a dit Jésus. Pas la guerre avec des fusils, bien sûr, mais la guerre pour le bien contre le mal. Et où se trouve ce mal ?

A l'intérieur.

C'est d'abord en nous que nous trouverons des obstacles pour accomplir la volonté de Dieu. Ils retardent et souvent empêchent notre vie chrétienne. Nous portons avec nous des passions, un tempérament, des tendances dont beaucoup ne sont pas bonnes ou du moins pas ordonnées. Ce sont d'abord les sept péchés capitaux, (dit « capitaux » parce qu'ils sont la tête de bien d'autres). Vous les connaissez : orgueil, avarice, luxure, gourmandise, envie, colère et paresse. Reportez-vous à votre catéchisme pour mieux les connaître.

Tous nous avons en germe, ces péchés capitaux et qui ne demandent que de s'épanouir, si on les laisse faire et sont la source de beaucoup de fautes. Il est plus facile de descendre le courant que de le remonter, de suivre la mode que de lui résister.

Certes quand on fait un péché, on ne veut pas son malheur. Si on fait le péché c'est qu'on y trouve son bien, son bonheur mais c'est un bien ou un bonheur passager et qui est suivi par un malheur plus grand. Et cela souvent parce que le bien ou le bonheur est, si on peut dire, à fleur de peau, car il ne concerne que le corps. On oublie l'âme et c'est elle qui en supporte les conséquences.

On doit se prendre tel que l'on est et non rêver à je ne sais quel être à part. Souvent on pense ou on dit : « si j'étais autrement, ou si j'étais là et pas ici, ou si j'étais tel et pas ce que je suis actuellement... ça irait mieux ». Non, erre et tentation du démon. Vous êtes tel et prenez vous comme vous êtes et essayez avec ce que vous êtes de faire la volonté de Dieu.

Bien sûr, ce n'est pas ou plutôt ce n'était pas le plan primitif de Dieu que vous soyez ce que vous êtes actuellement ? Je vous l'ai déjà expliqué précédemment (vous y reporter). Avant le péché d'Adam, la nature humaine était bien ordonnée et ordonnée vers le bien, les sens étaient soumis à la raison et facilement et la raison était soumise à Dieu. Mais Adam par sa désobéissance a mis le désordre partout. Il faut se prendre comme on est et lutter pour rétablir en nous cet ordre bouleversé par le péché d'Adam et nos propres péchés.

A l'extérieur.

Mais nous avons à lutter encore contre des obstacles qui sont extérieurs à notre personne. L'homme n'est pas seul au monde, il vit en société. Il fréquente des gens de toutes opinions, de toute valeur. L'entourage exerce forcément une influence sur nous et cette influence, loin de là et surtout de nos jours n'est pas toujours bonne. Le prochain peut être un obstacle à Dieu et parfois même un rival qui veut lui ravir la première place. Le prochain peut être dangereux par son sourire ou ses moqueries, par ses attaques violentes ou sornaises. Parfois même il cherchera à nous détourner de Dieu directement, méchamment. Influence des gestes, des conversations, de la mode (surtout celle d'aujourd'hui qui porte plus au mal qu'au bien). Sollicitations, scandales, tentations diverses foisonnent dans la rue, les journaux, les revues, les livres, la radio, la télé... « Il est inévitable qu'il y ait des scandales, dit le Christ, mais malheur à celui par qui le scandale arrive ».

Et puis il ne faut pas oublier notre grand ennemi. Je veux parler du démon. Il existe, hélas. Et lui il

excite tous ces obstacles extérieurs et intérieurs. Le démon n'est pas une pure imagination, ou un reste des temps anciens, ou une invention de l'Eglise pour affoler les chrétiens (ça servirait à quoi d'ailleurs). Jésus en a parlé et souvent. Certes le démon n'est pas ce que les artistes ont peint, non, le démon ne l'oubliez pas est un ange, mauvais certes, mais un ange et donc plus intelligent que l'homme.

Le démon s'occupe de nous. Il est adroit et pervers à la fois. Ne l'appelle-t-on pas parfois et avec raison « le Malin » ? Il nous fait miroiter le bonheur que nous retirerons de telle pensée, de telle parole, de tel geste, de telle action. Et il réussit souvent car je l'ai déjà dit le mal se présente à nous comme un bien immédiat mais (et cela le démon se garde bien de nous le dire) qui devient par la suite un mal et souvent un très grand mal.

Pour nous tenter, c'est-à-dire pour nous conduire vers le péché le démon se sert des événements, de nos défauts, du prochain, de ceux que nous aimons le plus parfois.

Mais alors nous ne pouvons nous en sortir ? Nous sommes perdus et il faut lever les bras et s'avouer perdus devant tant d'obstacles et d'ennemis ? Cela jamais.

Pourquoi ?

Parce que nous avons des moyens, des secours que Dieu nous donne pour en triompher et vaincre les obstacles intérieurs et extérieurs et le démon lui-même.

Si vous le voulez bien c'est ce que nous examinerons ensemble à la prochaine « Khémia ».

(à suivre)

Le miracle de Lanciano

Le Jeudi-Saint nous rappelle l'institution de l'Eucharistie. Mais ce jour suit de près le 25 mars qui commémore l'Incarnation du Verbe de Dieu et il précède immédiatement le Vendredi-Saint qui remet sous nos yeux le douloureux spectacle de notre Rédemption. Le sacrement de l'Eucharistie réunit en lui ces deux mystères et les rend présents parmi nous ; il nous comble également de leurs fruits. Mystères inséparables d'ailleurs : Jésus ne s'est incarné que pour mourir ; mais pour donner sa vie pour nous, il avait besoin d'une chair capable de souffrir jusqu'au trépas. Le bois de la crèche préfigurait le bois de la croix ; les liens qui enchaînent Jésus pendant sa Passion, les clous qui fixent ses membres au gibet achèvent ce que prophétisaient les langes enserrant le nouveau-né de Bethléem ; et le premier cri de celui-ci était comme l'anticipation de ce grand cri tragique du Sauveur au moment où il va rendre l'esprit.

Dans les deux cas, Marie était présente. A l'Incarnation, la Vierge au cœur immaculé accepte d'être la mère du Rédempteur et consent à lui fournir ce Corps, voué à la douleur et à la mort, dont il a besoin. Au pied de la Croix, la Servante du Seigneur voit le corps déchiré de son Fils en proie aux tourments du supplice et, bientôt, quand il sera descendu de la croix, Mère au cœur immensément douloureux, elle le recevra dans ses bras pour les suprêmes devoirs à lui rendre.

L'Eucharistie, c'est le Christ présent parmi nous, comme à Noël ; c'est aussi Jésus immolé pour nous, comme sur la croix. C'est son Corps, son vrai Corps, non pas un symbole ou une apparence ; et, par lui, il renouvelle pour nous, sous les espèces sacramentelles, le mystère de sa mort rédemptrice. La messe n'est pas un simple « mémorial » du passé : c'est l'oblation présente de l'unique Sacrifice du Sauveur, le seul que le Père agréé. De même que Jésus l'offre éternellement sur l'autel du ciel, il l'offre sous les espèces du pain et du vin consacrés et séparés sur nos autels de la terre. Et Marie continue d'être mystiquement présente

à cette Incarnation rédemptrice qui se prolonge parmi nous : elle est, comme l'a écrit si joliment Marie Noël, la « Boulangère » qui nous pétrit et qui nous offre le Pain de vie. L'Eucharistie, c'est toujours le Corps né de sa virginité féconde, c'est toujours le Corps immolé sous ses yeux à la croix ; c'est aussi le Corps qu'elle contemple à jamais glorieux, assis à la droite du Père dans les cieux. C'est le Verbe fait chair offert en holocauste pour le salut du monde. Voilà une vérité qu'il nous faut redire clairement et hautement aujourd'hui, en notre temps de négation.

★

Cette présence REELLE de la chair du Christ (et une chair vivante, unie à l'âme et à la divinité du Verbe, car Jésus est aujourd'hui ressuscité) est admirablement mise en évidence par le miracle de Lanciano. Un miracle qui dure depuis 12 siècles et que la science vient d'examiner scientifiquement et devant lequel elle a dû s'incliner.

Oui, un miracle, et bien destiné à notre temps d'incroyance. Car, comme le dit saint Paul, les miracles sont faits non pour ceux qui croient, mais pour ceux qui ne croient pas. Or, aujourd'hui un certain nombre de chrétiens doutent de la Présence réelle, même après que le Pape Paul VI, dans le document « *Mysterium fidei* » leur ait nettement rappelé ce dogme. On veut bien admettre, à la manière des protestants, une présence spirituelle du Christ dans l'âme de celui qui communie ; mais les signes sacramentels du pain et du vin consacrés ne seraient que de purs symboles, tout comme l'eau du baptême qui n'est et ne reste que de l'eau, bien que signifiant et accomplissant — par la parole qui l'accompagne — la purification de l'âme. Après la communion, les hosties qui n'auraient pas été consommées ne seraient en ce cas que du pain et du vin, pouvant être jetées comme des choses profanes... La discrétion même dont on entoure les tabernacles

dans certaines églises souligne encore ce manque de foi profonde en la Présence réelle et donc en la parole toute puissante du Christ : « CECI EST MON CORPS ! CECI EST MON SANG ». Et c'est pourquoi Dieu a permis pour tous ceux qui doutent de la Présence eucharistique du Christ, ou qui la nient, qu'un miracle qui dure depuis douze siècles soit, ces années passées, mis en vedette et vérifié par la science elle-même.

J'avais, pour ma part, entendu parler du miracle de Lanciano, mais la chose m'avait paru si « forte » que j'ai voulu m'en rendre compte par moi-même et aller sur place. Cette petite cité italienne des Abruzzes se trouve à 4 km de l'autoroute Pescara-Bari qui longe l'Adriatique, un peu au sud de Pescara et de Chieti. Dans une petite église de la ville, église dédiée à Saint Legonziano (que l'on identifie à Saint Longin, le soldat qui donna au Christ en croix le coup de lance et lui transperça le Cœur), au VIII^e siècle, un moine basilien, pendant la célébration de la Messe, après avoir fait la double consécration du pain et du vin, se mit à douter de la présence dans l'hostie et le calice du Corps et du Sang du Sauveur. C'est alors que se réalisa le miracle : sous les yeux du prêtre, l'hostie devint un morceau de chair vivante et dans le calice, le vin consacré devint du sang réel, celui-ci se coagulant en cinq caillots irréguliers de formes et de grandeurs différentes. On conservera cette chair et ce sang miraculeux et, au cours des siècles, eurent lieu plusieurs expertises ecclésiastiques.

★

On voulut de nos jours, vérifier l'authenticité du miracle et, le 18 novembre 1970, les Frères mineurs conventuels, qui ont la charge de l'église du miracle, décidèrent, avec l'autorisation de Rome, de confier à un groupe d'experts le rôle d'effectuer l'analyse scientifique de ces reliques datant de douze siècles. Les recherches furent faites en laboratoire avec une stricte rigueur par les professeurs Linoli et Bertelli, ce dernier professeur à l'Université de Siègne. Le 4 mars 1971, ces savants donnaient leurs conclusions, que maintes revues scientifiques du monde entier diffusèrent ensuite. Les voici :

— La Chair est vraiment chair, le Sang est vraiment sang ;

— L'un et l'autre sont chair et sang humains ;

— La Chair et le Sang ont le même groupe sanguin (AB) ;

— La Chair et le Sang sont d'une personne VIVANTE ;

— Le diagramme de ce Sang correspond à celui d'un sang humain qui aurait été prélevé sur un corps humain DANS LA JOURNÉE MEME ;

— La Chair est constituée de tissu musculaire du CŒUR (myocarde) ;

— La conservation de ces reliques laissées à l'état naturel durant des siècles et exposées à l'action d'agents physiques, atmosphériques et biologiques, reste un phénomène extraordinaire...

★

On reste pantois devant de telles conclusions qui manifestent de façon précise et exhaustive l'authenticité de ce miracle eucharistique. Avant même de faire connaître les conclusions de façon officielle, les experts à la fin de leurs analyses (dont un ouvrage précis donne le détail avec photos à l'appui) avaient envoyé aux Pères franciscains de Lanciano ce télégramme : « ET VERBUM CARO FACTUM EST » : « ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR ». (télégramme qui est un acte de foi.

Autre détail inexplicable : si l'on pèse les caillots de sang coagulés (et tous sont de grosseurs différentes), chacun d'entre eux pèse exactement le poids de cinq caillots pris ensemble. Dieu semble se jouer de la pesanteur normale des objets ! Mais l'amour n'a pas de balance !

Inutile de vous dire que dans cette église, j'ai célébré la messe votive du Saint-Sacrement avec une foi

renouvelée : le Seigneur par un tel miracle vient vraiment au secours de notre incrédulité...

Et depuis que l'on a connu les conclusions de cette expertise scientifique, les pèlerins viennent de partout, de plus en plus nombreux, à Lanciano vénérer l'Hostie devenue Chair et le vin consacré devenu Sang.

★

Pour ma part, deux faits me bouleversent. Le premier, c'est qu'il s'agit de la chair et du sang d'un VIVANT, actuellement vivant, puisque ce sang est le même que si on l'avait prélevé le jour même sur un vivant !

C'est donc bien une preuve indirecte que Jésus est vraiment ressuscité, que l'Eucharistie est le Corps et le Sang du Christ glorieux, assis à la droite du Père et qui, sorti du tombeau le matin de Pâques, ne peut plus mourir. On a tant dit de sottises sur la résurrection du Christ ces dernières années ! Certains auraient tellement voulu que cette résurrection n'eût été qu'un symbole, un mythe élaboré par la piété trop ardente des premiers chrétiens ! Or, voici que la science vient à notre secours en quelque sorte. C'est bien dans la chair que le Christ est mort et c'est bien dans la chair aussi que Jésus est ressuscité le troisième jour ; et la même chair — vraiment chair — nous est donnée vivante dans l'Eucharistie pour que nous puissions être vivants de la vie du Christ. Ce n'est pas la chair d'un lointain cadavre, mais une chair animée et glorieuse. Aussi, en voyant l'hostie consacrée, je puis dire comme l'apôtre Thomas, huit jours après Pâques, quand il mettait ses doigts dans les plaies du Christ ressuscité : « MON SEIGNEUR ET MON DIEU ! ». C'est bien la Chair vivante du Dieu vivant !

Un second fait me touche davantage encore : la chair qui est là est la chair du Cœur. Pas celle d'une quelconque autre partie du corps adorable de Jésus. Mais celle du muscle qui propulse le sang — et donc la vie — dans le corps tout entier, du muscle qui est aussi le symbole le plus manifeste et le plus parlant de l'amour du Sauveur pour nous. Lorsque Jésus se livre à nous dans l'Eucharistie, c'est vraiment son Cœur même qu'Il nous donne à manger, c'est à son amour que nous communions, un amour doux et humble comme ce Cœur même, un amour puissant et plus fort que la mort elle-même et qui est l'antidote des ferments de mort physique et spirituelle que nous portons dans notre « chair de péché ». L'Eucharistie est vraiment le don par excellence du Cœur de Jésus.

Saint Jean nous dit au début du chapitre XIII^e de son Evangile, avant de nous parler des préparatifs de la dernière Cène de Jésus : « AYANT AIME LES SIENS QUI ETAIENT DANS LE MONDE, IL LES AIMA JUSQU'À LA FIN » : non pas tant jusqu'à la fin de sa vie terrestre, mais jusqu'aux derniers excès où peut mener la tendresse d'un Dieu fait homme, de l'Amour infini fait chair. « MON CŒUR EST SI PASSIONNÉ D'AMOUR POUR LES HOMMES », dira un jour le Christ à Paray-le-Monial, révélant son Cœur à Sainte Marguerite-Marie... Une passion qui l'a conduit à la croix, qui le rend aujourd'hui présent sur nos autels, en nos tabernacles et jusqu'en nos cœurs. Il est déclaré dans notre « Credo » que Jésus, après sa mort, « EST DESCENDU AUX ENFERS ». Ressuscité, vivant, il y descend encore aujourd'hui : il vient jusqu'en la boue de nos cœurs arracher ceux-ci à la boue ; il vient en ces lieux de mort — car c'est d'abord en nos cœurs que gît le péché — nous arracher à la mort éternelle et nous faire vivre de sa vie divine. Son Cœur a imaginé tout cela pour nous témoigner — et de façon singulièrement efficace son affection sans limites. Retenons ceci, en tout cas : dans l'Eucharistie je reçois le Christ tout entier, mais c'est vraiment son Cœur qui se donne et que je mange.

★

N'avions-nous pas besoin, nous aussi, de revigorer notre foi en l'Eucharistie ? Et ce n'est pas pour rien si Dieu a permis que ce miracle de Lanciano, vieux de douze siècles et toujours actuel, nous soit présenté aujourd'hui par la science elle-même, cette science que d'aucuns voudraient mettre en opposition avec la foi

et voir remplacer celle-ci. J'ai tenu à vous faire part des réflexions que m'a inspirées la connaissance de ce miracle, du bouleversement profond qu'elle a produit en moi. Et je m'approche aujourd'hui du Saint-Sacrement avec un renouveau de respect, d'action de grâces, d'adoration, d'amour, et je ne doute pas que, vous ayant communiqué ce que j'ai moi-même découvert à Lanciano, vous ayez vous aussi vis-à-vis de l'Eucharistie un sentiment plus vif de la présence du Verbe fait chair, une plus grande reconnaissance, un désir plus intense de rendre au Christ et à son cœur amour pour amour.

★

Que Notre-Dame — Celle qui a cru! — nous donne l'intelligence de la foi pour accéder plus intensément

au mystère d'amour de la Présence réelle, de la Messe et de la communion eucharistique! Qu'elle nous aide à adhérer sans hésitation ni doute à ce « mystère de foi qu'est le Très Saint-Sacrement, vers qui convergent comme à leur sommet et à leur achèvement, tous les autres sacrements. Dans les joies de l'Incarnation, dans les douleurs de sa Compassion, Marie nous a donné le Verbe fait chair. Elle nous offre encore aujourd'hui ce Fruit béni de ses entrailles. Puisse-t-il être pour nous le Fruit de l'arbre de vie qui, si nous en mangeons avec tout l'amour d'un cœur bien disposé, nous rendra semblables à Dieu et, mieux encore, enfants de Dieu!

Jean LADAME

dans « Appel du cœur douloureux et immaculé de Marie » 83500 La Seyne-sur-Mer.

Le miracle du chapelet

C'était à la Faculté de Médecine de l'Université de Shanghai, au début de 1951. Les communistes, au courant de la fermeté des étudiants catholiques (160 environ), avaient envoyé une trentaine de membres du parti politique pour essayer de les rééduquer. Six mois se passent. Aucun résultat. On en envoie à nouveau trente autres. Toujours rien; c'est alors qu'on choisit vingt autres membres. Ceux-là des purs, très au courant des affaires catholiques et spécialement éduqués pour entamer la lutte. Dès leur arrivée, le travail se fait minutieusement. Pendant deux mois, on ne remarque rien, et ces derniers commencent à se décourager. Puis, un jour, une étudiante catholique vient trouver le chef de la Légion de Marie: « Chef, dit-elle, je crois que les communistes vont avoir raison de certains d'entre nous, la petite X... commence à être ébranlée, depuis deux jours nous ne la voyons plus à l'église, elle nous évite également dans les conversations ». Plusieurs jours se passent et, un soir, un étudiant vient annoncer au même chef: « Chef, un tel et un tel ont eu quelques conversations avec des païens, leur foi commence à être ébranlée; ils ne viennent plus avec nous à la prière du soir ». En effet, quelques jours après à la réunion plénière du samedi où tous les étudiants étaient réunis, les deux catholiques montaient à la tribune, et devant tous leurs camarades, annonçaient qu'ils reniaient la foi de leur baptême et adhéraient au parti; la petite étudiante en faisant autant; à la fin de son discours, elle mettait les mains dans la poche de son vêtement, en retirait son chapelet et le jetait, en signe de dérision, au milieu de la salle. Ce chapelet heureusement tombait tout près d'une étudiante catholique, qui, de son pied, le rapprochait d'elle; elle se baissait et parvenait à ramasser ce chapelet sans être vue.

Immédiatement après cette séance, le chef de la Légion appelle quelques chefs de groupe et leur demande de réunir dès le soir tous les étudiants à tel endroit. Tous étaient là, attristés par ce qu'ils avaient vu l'après-midi. Et le chef commença son discours. « Mes chers amis, les communistes ont réussi à saper par la base notre bloc catholique; à genoux, si nos deux frères et notre petite sœur ont sombré, c'est de notre faute, car nous n'avons pas assez prié les uns pour les autres. Il faut donc redoubler d'ardeur et de générosité pour que l'assaut ainsi donné s'arrête là. »

La petite étudiante qui avait ramassé le chapelet vient le présenter à son chef, lui racontant comment elle avait pu l'obtenir. Après quelques moments d'hésitation: « Ce chapelet, dit-il, fera le miracle ». Puis il le brisa et demanda à chacun des membres de venir en chercher un grain, et ce fut la distribution. « Gardez bien précieusement les grains de ce chapelet, dit-il, car si nous savons prier la Sainte Vierge, notre Patronne saura faire le miracle. A partir de demain, tous sans exception doivent être présents à la messe quotidienne, communion quotidienne, chapelet quotidien, chemin de

croix. Avant trois mois vous verrez que nous renouons ce chapelet ici dans cette salle ».

Et pendant trois mois, tous furent fidèles à leurs exercices de piété. Un jour une étudiante vient trouver le chef et lui dit cette parole: « Chef! le miracle va se produire, notre petite sœur est venue me voir aujourd'hui, elle a pleuré et m'a dit qu'elle regrettait le geste qu'elle avait fait ». Et l'on pria avec encore plus de ferveur. Quelques jours plus tard, à une réunion de tous les étudiants, la petite apostate montait à la tribune et devant tous les étudiants proclamait qu'elle s'était trompée, qu'elle demandait pardon à tous et qu'elle voulait revenir au Christ et si possible être réintroduite dans la « Légion de Marie ». Et le soir même, tous les étudiants avaient la joie de recevoir parmi eux celle qui avait sombré dans l'apostasie. Puis le chef de la « Légion de Marie » dit quelques paroles: « Je vous l'avais bien dit que la Ste Vierge ferait le miracle. Alors maintenant que chacun d'entre vous apporte les grains du chapelet ».

Et le chef sortit une ficelle de sa poche et, grain par grain, on reconstitua le chapelet qu'on noua ensuite.

« Voici le chapelet que vous avez jeté en signe de dérision, dit-il. La sainte Vierge a fait le miracle, voici la relique, dit-il en présentant le chapelet à celle qui l'avait jeté! Gardez-le précieusement et rappelez-vous toute la vie que chaque grain a été sanctifié par les prières, les sacrifices, les pleurs même de ceux qui les ont gardés précieusement sur eux pendant trois mois.

Nous appellerons cela le miracle du chapelet. Deux apostats sont encore à convertir; que chacun continue à prier et à se mortifier pour que sous peu nous puissions eux aussi les recevoir ici un jour parmi nous, et continuer à lutter tous ensemble pour sauvegarder notre foi et notre croyance, jusqu'à la mort s'il le faut.

En entrant dans la « Légion de Marie », nous avons mis notre confiance en Marie, elle peut tout pour nous. Plus de lâchetés et en avant... pour de nouvelles luttes et de nouveaux sacrifices...



Petit protocole ecclésiastique

A la demande de nos lecteurs, nous publions un petit vocabulaire de... souvenirs !!

• La hiérarchie spirituelle catholique est simple : les Prêtres, les Evêques, le Pape.

Mais l'extraordinaire diversité des fonctions ecclésiastiques a donné naissance à toute une gamme de titres, que l'on doit connaître et par courtoisie, et par diplomatie : les intéressés étant susceptibles à ce propos... En voici les principaux.

I - Clergé Séculier.

(C'est à dire celui qui vit dans le monde, in saeculum...)

« **Monsieur l'Abbé** » : titre que l'on doit donner à tout ecclésiastique — qu'il soit séminariste, prêtre, religieux — dont on ignore soit l'origine, soit la fonction.

Le port de la soutane facilitait les choses autrefois. Maintenant, ecclésiastiques et pasteurs portent le même costume noir ou gris, dit « clergyman », avec col et plastron, et petite croix au revers du veston : on ne sait plus si l'on doit dire « Monsieur l'Abbé » ou « Monsieur le Pasteur » ! Peu à peu, l'habitude se prend de dire « monsieur » au début de la conversation, et on nuance quand on est fixé.

« **Monsieur le Curé** » : titre que l'on doit donner à un prêtre séculier qui a reçu de son Evêque la charge (en latin, cura), d'une Paroisse.

Ce titre est maintenant récuse par de nombreux curés qui se vantent d'être des « chefs de secteur », des « responsables de pastorale », etc.

« **Monsieur le Vicaire** » : titre donné à un prêtre que son Evêque a chargé d'aider le Curé d'une paroisse.

« **Monsieur l'Aumônier** » : titre donné au prêtre séculier, ou au religieux que l'Evêque d'un diocèse, ou l'ensemble des Evêques de France, a chargé de l'aumônerie, (autrefois : la réception et la distribution des aumônes : aujourd'hui : la charge spirituelle) d'un établissement religieux ou civil (collèges libres, lycées, hôpitaux, cliniques, maisons de retraite, communautés religieuses de femmes, etc.) ou d'un groupe, social, professionnels, etc. bien déterminé (militaires, étudiants, artistes, etc.).

« **Monsieur le Chanoine** » : titre honorifique que l'Evêque accorde à certains prêtres et qui leur confère certains droits : assister aux offices dans le chœur de la cathédrale de l'Evêque, porter un camail, etc.

Cette dignité n'ajoute rien à la « qualité sacerdotale », si j'ose dire. C'est une sorte de « Curé d'Honneur »...

« **Monsieur le Doyen** » : titre accordé, il y a encore quelques années, au Curé qui présidait l'assemblée des prêtres du Doyenné : le Doyenné correspondait très souvent à un Canton, et ce Doyen était le plus souvent le Curé du chef-lieu de Canton.

Ce titre peut être donné aussi au Doyen du Chapitre des chanoines d'une Cathédrale, ainsi qu'au Doyen d'une Faculté Catholique.

« **Monsieur l'Archiprêtre** » : titre accordé au Curé d'une Cathédrale ou d'une Basilique, et dont la juridiction correspondait à un groupe de Doyennés (en général à un arrondissement) jusqu'aux dernières réformes diocésaines.

« **Monsieur le Supérieur** » : on peut appeler ainsi le prêtre ou le religieux qui dirige un Collège libre, un Séminaire, un petit groupe de prêtres séculiers vivant en communauté, etc.

« **Monsieur le Vicaire Général** » : titre porté par les deux ou trois prêtres qui dans chaque diocèse, assistent directement l'Evêque et dirigent les différents Services de l'Administration diocésaine. Ce sont en quelque sorte les Chefs d'Etat-Major et Sous-Chefs d'Etat-Major de l'Evêque.

« **Monseigneur** » : version française du « Monsignor » italien. Titre accordé par le Pape à quelques prêtres,

qui ont en général refusé l'Episcopat, et qu'il veut honorer d'une manière particulière en les nommant « Prélats de la Maison de SAINTETE. Ils sont au Pape un peu ce que les Chanoines sont à l'Evêque. Ils jouissent de certains privilèges (port d'un costume violet, etc).

Ce titre est donné aussi aux titulaires de certaines charges spéciales, comme celles de Protonotaire Apostolique. La plupart des vicaires généraux sont « Monseigneurs » : ce titre l'emporte alors sur celui de Vicaire Général.

(ATTENTION ! Il ne s'agit pas d'Evêques, mais de simples prêtres).

« **Excellence** », « **Votre Excellence** », « **Son Excellence Monseigneur X...** » titre protocolaire d'un Evêque, c'est-à-dire d'un prêtre qui a reçu la Consécration épiscopale et que le Pape a chargé de l'évangélisation d'une partie de la Chrétienté appelée diocèse, (ce qui correspond en France à un département). Ses insignes sont la mitre, la crosse et l'anneau.

« **Votre Grandeur** », « **Sa Grandeur Monseigneur X...** » sont tombés en désuétude. « **Votre Béatitude** ». « **Sa Béatitude** » ne sont utilisés que dans les Eglises orientales ou Orthodoxes.

Un Archevêque, c'est l'Evêque titulaire du siège épiscopal le plus important d'une province ou d'une région (ou le plus ancien).

Dans la pratique, les Evêques sont appelés « MONSEIGNEUR ». Mais il demandent maintenant par humilité à être appelés « Père »...

« **Eminence** », « **Votre Eminence** », **Son Eminence le Cardinal X...** : titre protocolaire d'un Cardinal, c'est-à-dire d'un Evêque faisant partie du Sacré Collège et possédant de ce fait le droit de participer à l'élection du Pape.

Un cardinal bénéficie d'importants avantages diplomatiques et protocolaires (cf. Le Service du Protocole du Quai d'Orsay).

(NOTA — Un pays comme la France possède (ou plutôt possédait, car ces chiffres diminuent rapidement) : 5 ou 6 Cardinaux et 100 Evêques, 400 Monseigneurs et Vicaires Généraux, 500 Archiprêtres, 3000 Doyens, 40 000 Prêtres).

II - Clergé Régulier.

(C'est-à-dire celui qui vit en Communautés en suivant une Règle, en latin « régula »).

Il comprend des religieux appartenant à des Congrégations religieuses (par exemple les Jésuites, les Oratoriens, les Frères des Ecoles Chrétiennes etc), mais qui mènent une vie assez semblable à celle du Clergé Séculier ; et des moines appartenant à des Ordres monastiques, (par exemple les Dominicains, les Bénédictins, les Trappistes etc.), qui mènent, en principe, dans des monastères une vie retirée du monde. (Il y a, en effet, des exceptions comme les Ordres mendiants : les Franciscains, qui vont et viennent).

Les membres des Congrégations et des Ordres ne dépendent pas d'un Evêque mais de leurs Supérieurs. Certains sont prêtres ; les autres sont de simples congréganistes ou moines.

« **Mon Révérend Père** » : titre donné à la plupart des religieux et des moines et abusivement réclamé aujourd'hui par le Clergé Séculier. Pour les Supérieurs « **Très Révérend Père** » (Abréviations : R.P. et T.R.P.).

« **Frère X...** » ou « **Cher Frère** » : titre utilisé par certaines Congrégations. Pour les Supérieurs : « **Très Cher Frère** » (T.C.F.).

Dans certains monastères, le Supérieur est un « Père Abbé » : d'où « **Révérend Père Abbé** », ou un « Père Prieur » : d'où « **Révérend Père Prieur** », l'un et l'autre étant parfois précédé de « **Très** ».

Certains Pères Abbés de grands monastères, ou Supérieurs d'Ordres, sont Evêques, ont mitres, crosse et anneau, peuvent ordonner prêtres leurs moines. On doit les appeler « Monseigneur » ou « Excellence » comme les autres Evêques.

III - Les Communautés de Femmes.

Elles sont très nombreuses et suivent une très grande variété de Règles.

Les religieuses vivent dans le monde au point de se confondre parfois avec les laïcs.

Les moniales mènent une vie cloîtrée.

« Ma Sœur » ou « Sœur X... » : titre passe-partout pour toutes les religieuses ou les moniales. Mais certaines Congrégations réclament : « Ma Mère », « Petite Sœur », « Madame »...

« Ma Mère », « Ma Révérende Mère » : titre à donner à la plupart des religieuses et des moniales qui ont une charge de Supérieure. Prieure, Maîtresse des Novices. Econome, etc. Mais chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, par exemple, il faut dire : « Ma Sœur Supérieure ».

« Révérende Mère Générale » : pour une Supérieure de Congrégation.

« Madame l'ABBESSE » : pour la Supérieure de certains monastères (exemple : les Bénédictines).

NOS PRÊTRES

Les Mostaganémois auront appris sans doute avec émotion le décès de Monsieur le Chanoine Jaubert, survenu cet été et dont les obsèques eurent lieu en l'Eglise Saint-Hilaire d'Agen, le 19 juillet dernier. Le Chanoine Jaubert était né en 1904 en Algérie ; ordonné prêtre le 24 juin 1928, au service du diocèse d'Oran, il avait exercé son ministère uniquement à Mostaganem comme vicaire à partir de septembre 1928, puis comme administrateur le 15 novembre 1945, et enfin comme curé-doyen, de mars 1946 jusqu'en 1970, date à laquelle il quitta l'Algérie. Ainsi donc, pendant plus de quarante ans, le sacrodoce algérien de Monsieur le Chanoine Jaubert s'exerça à Mostaganem : ministère lucide, courageux, éprouvé, rempli de bonnes œuvres. Suscitant la générosité des fidèles, il dota des fondations, bâtit des églises, anima des communautés. L'Eglise Sainte-Marcienne de Raisinville, le patronage Saint-Jean-Baptiste de la rue Rousseau, la réfection de l'église paroissiale avec la construction des salles de catéchismes, la maison de retraite de la Pépinière, sont les témoignages de cette activité débordante qui le caractérisait, en même temps que le courage, l'inflexible volonté et l'autorité persévérante pour conduire tous ces travaux.

Aussi comprenons-nous le déchirement qu'éprouva ce prêtre, quand il fallut consentir, au terme de ces dévouements laborieux, à l'arrachement et à l'exil. Je l'avais revu en 1972 et l'avais trouvé terriblement éprouvé physiquement et moralement. Malgré sa détresse et sa marche difficile (conséquence d'un grave accident en Algérie), il continuait à apporter aux vieillards et aux malades de la paroisse Saint-Hilaire d'Agen, le rayonnement de sa foi et de sa bonté sereine. Sa prédication gardait l'allure des exhortations d'autrefois si remplies de la contemplation de Dieu seul, de l'Evangile, et du culte de la Vierge Marie. Comment celle-ci ne l'accueillerait-elle pas dans ce ciel qu'il a vraiment mérité.

Et quand j'évoque cette belle figure de prêtre, je ne puis m'empêcher de penser au malaise qui bouleverse l'Eglise actuelle. Oh ! rassurez-vous, je ne vais pas épiloguer sur le cas de Monseigneur Lefebvre, ni prendre parti pour les partisans de la tradition ou pour les « modernistes ». Ces problèmes sont trop délicats et mon opinion personnelle risque de contrarier les convictions de nos lecteurs, qui ne sont pas forcément tous du même avis. Ne touchons pas à des sujets sur lesquels nous ne possédons d'ailleurs pas toutes les données. Je ne pense pas qu'il s'agisse seulement d'une question de rites : en latin ou en français les prières du croyant ne sont agréables à Dieu que si elles traduisent une foi sincère, et le costume d'un prêtre, quel qu'il soit, n'ajoute rien à la valeur de son apostolat. Je sais que pour certains, les prières en latin dans leur beauté traditionnelle ont un caractère d'universalité qu'elles ne possèdent dans aucune autre langue, mais pour d'autres, prier dans sa langue d'origine semble plus direct et plus humain. Pourquoi ne pas avoir la liberté du choix ?

Il me semble toutefois nécessaire de dire que l'esprit du Concile n'a pas toujours été respecté par certains

évêques et prêtres « progressistes » qui sont allés au-delà des décisions de Vatican II, ce qui a profondément choqué une bonne partie des fidèles, déroutés par les excès des « modernistes », que ce soit dans la pratique des sacrements, le rituel des offices ou l'enseignement du catéchisme. Il est difficile, par exemple, de voir une église transformée en salle de concerts, de spectacles d'exhibitions... bientôt en « maison du peuple »...

D'où ce trouble parmi la chrétienté, qui contribue à vider certaines églises et ne parlons pas de séminaires où les vraies vocations sont de moins en moins nombreuses.

Mais qu'il me soit permis d'évoquer pour vous l'image de nos églises d'Oranie parce que je ne parle que de ce que je connais bien.

Petites églises de campagne dans nos beaux villages où Monsieur le Curé était une vraie notabilité... Cathédrale d'Oran où des évêques, comme Monseigneur Lacoste, étaient l'honneur du clergé ! Dans les sermons, on entendait parler du Christ, de l'Evangile, de Notre-Dame, jamais du Chili ou du Viêt-nam, on communiait dans une spiritualité que n'atteignaient ni la politique ni le matérialisme. De quel respect on entourait le presbytère et l'évêché !... même les musulmans prodiguaient une certaine vénération au « marabout des roumis » et je ne parle pas des Pères Blancs et des Religieuses dont l'œuvre était unanimement admirée. C'était le même prêtre qui vous baptisait, vous faisait faire votre première communion, vous mariait... Il était presque de la famille et l'on conçoit alors le rôle qu'il pouvait jouer au sein de la société. Que de réunions pour organiser les chorales, les kermesses au bénéfice des œuvres paroissiales, les processions, les fêtes de Notre-Dame de Lourdes, de Jeanne-d'Arc, la Fête-Dieu !... il y avait vraiment un lien très fort entre les chrétiens et leurs pasteurs.

Prêtres d'Algérie ! comme vous étiez, pour la plupart, près de nous dans ce combat mené pour l'Algérie française ! Je sais que votre installation en métropole n'a pas été facile et même que pour certains, que l'âge avait gagnés, elle fut et reste très pénible. Mais vous avez gardé votre foi intacte et votre sacerdoce s'est exercé parmi nous avec sagesse et sérénité, essayant de nous redonner l'espoir et ne cessant de nous prodiguer vos encouragements pour reprendre le combat de la vie.

Vous qui avez pratiqué plus que d'autres l'esprit de tolérance, vous devez particulièrement souffrir de cette atmosphère troublée où vit l'Eglise d'aujourd'hui. Vos prières, jointes aux nôtres, permettront sans doute, à l'Eglise, de retrouver l'unité dont elle a besoin... Souhaitons qu'elle retrouve aussi cet esprit de modération et de sagesse qui lui permettra de réprimer certains abus dont les chrétiens souffrent et qui les éloignent de leur église. Avec confiance et avec espoir redisons ensemble le texte célèbre de l'Evangile : « Tu es petrus ! et super hanc petrum oedificabo. Ecclesiam meam ».

NOUVELLES

DE LA GRANDE FAMILLE

NAISSANCES.

- Pour la plus grande joie de mes parents, je suis née le 4 novembre 1976 et je m'appelle Magali. (M. et M^{me} Batty Guy, Parc des Fontaines, Boulevard Jean-Brunhes, 31300 Toulouse).
- Naissance de Laurent chez M. J.-C. Perreaud et M^{me} née Milla Jocelyne, petit-fils de M. et M^{me} François Milla et arrière petit-fils de M^{me} V^{ve} Lopez de Bel-Abbès.
- Naissance de Sandrine chez M. et M^{me} Michel Anguenot, petite-fille de M. et M^{me} Boulrier et de M. et M^{me} Robert Anguenot et arrière petite-fille de M^{me} Cazenave de Rochambeau. (ZUP rue de Cambridge, 34000 Montpellier).
- M. Jean-Louis Vitale et M^{me}, née Sanjuan Francine annoncent la naissance de leur fils Pascal, le 24 décembre. Un « Jésus » de plus dans cette heureuse famille. (Le Capricorne C. 3. ZUP, 13100 Aix-en-Provence).
- M. et M^{me} Belzunce Joseph nous annoncent la naissance de leur petit-fils Jérémy, le 21 juin 1976. Il est le fils de M. Pellegrino et de M^{me}, née Belzunce Anne-Marie. Le grand-père était préposé aux P.T.T. de Bel-Abbès. (Les Hauts de l'Aubarède, Pavillon 27, 06110 Le Cannet-Rocheville).
- Naissance de Pascal, fils de M. et M^{me} Jean-Marc Michel, petit-fils de M. Adrien Sanchez et M^{me} née Dhyser et arrière petits-fils de M^{me} Dhyser Marcel de Parmentier. (Chemin de la Gaffe, Les Aigras, Quartier Gochant, 84420 Piolenc).
- M. et M^{me} Fernand Garcia nous annonce la naissance de Valérie dans le cinquième continent, le 14 décembre, à Nouméa. (B.P. 1121 Nouméa Nouvelle Calédonie).
- M. Joseph Salas nous fait part de la naissance chez leur fille Bernadette Salas épouse Roulin du petit Olivier Félix le 9 mai 1976 et qui fait le bonheur des parents et des grands parents. (Adresse de Joseph Salas, 1, rue Pierre-Rameil, 66660 Port-Vendres. Adresse de Bernadette Roulin, 12, place Dullin, 38100 Grenoble).



MARIAGES.

- M^{me} Henri Cros, M. et M^{me} Cros de Descartes font part du mariage de leur fils Alain avec Claudine Epry. (41, boulevard François-Grosso, 06000 Nice).
- M^{me} Paul Yung, M^{me} Alfred Gonfrier, M. et M^{me} Pierre Yung font part du mariage de leur petite-fille et fille Marie-Pierre avec Philippe Perret, fils de M. Eugène Perret de Bel-Abbès. (92, rue Alfred-Duméril, 31400 Toulouse).
- M. et M^{me} Lucien Bulette de Bel-Abbès font part du mariage de leur fils Bernard avec M^{me} Nicole André. (2 Résidence la Chesnaie, 72700 Allonnes).
- M. et M^{me} René Blanquer font part du mariage de leur fille Nicolle avec M. Bruno Pavia, fils de M. et M^{me} Pavia de Bel-Abbès. (33, rue Hardouin, 28200 Châteaudun).

DECES.

- M^{me} Garcia Laure et ses enfants, Gino et Danielle, nés à Boukanéfis, M^{me} Garcia Jeanne et M^{me} V^{ve} Gazorla Vincente, les familles Garcia et Gallardo, vous font part du décès de M. Ginés Garcia de Palissy, survenu le 26 mai 1976 dans sa 58^e année. (Garcia Gino, Lotissement Tujean N° 26 avenue François-Chopin, 33290 Blanquefort).
- Les familles Deveza, Martinez Alexis, son épouse vous font part du décès de M. Deveza Vincent, ancien entrepreneur de Pompes Funèbres au Sig, survenu dans sa 74^e année, le 17 novembre 1976. (H.L.M. N° 2 38370 St-Clair-du-Rhône).
- M^{me} Alfredo Cerdan, M. et M^{me} Alfred Cerdan et leurs enfants Jean-Marie et Patrick, M^{me} Yvette Cerdan vous font part du décès de M. Alfredo Cerdan, retraité de la Gendarmerie, survenu le 11 octobre 1976 à l'âge de 75 ans. (Résidence Seguin, Chemin du Sacré-Cœur, 66000 Perpignan).
- M. Armand Badens à l'âge de 55 ans, ancien de la Shell à Bel-Abbès. (14, rue Général-Barrès, 31800 St-Gaudens).
- M^{me} Raphaël Moya, née Louise Ziébold à l'âge de 76 ans, ancienne de Mercier-Lacombe et de Bel-Abbès. (54, rue Enclos-Rey, 30000 Nîmes).
- M^{me} Paul Verdoux, née Claire Dupland à l'âge de 68 ans de Descartes. (24, boulevard Gambetta, 11100 Narbonne).
- M. Boniface Réquena à 82 ans, entrepreneur de peinture à Bel-Abbès. (Résidence l'Ecureuil, avenue Péboué, 64000 Pau).
- M. Adolphe Coll à l'âge de 69 ans, de Baudens et Detric. (23, Place Beaumarchais, 38 Echirolles).
- M^{me} V^{ve} Eugène Baron, née Pauline Pierucci de Boukanéfis et Bel-Abbès. (1 bis, Boulevard Bernard-Trans 83300 Draguignan).
- M^{me} Salvador Saëz de Bel-Abbès, chez sa fille M^{me} Emilien Soriano-Forgéri. (8, rue des Courlis, 66000 Perpignan).
- M^{me} Yves Galmard, née Marie-Thérèse Parenton vous fait part du décès de sa grand-mère M^{me} V^{ve} Blanquer Thérèse survenu à Montpellier le 9 mai 1976 à l'âge de 105 ans. (Rue des Jonquilles, 84100 Orange).
- M. Jean Maldonado nous fait part du décès de sa mère M^{me} Maldonado, née Mercédès Ruiz, le 18 décembre 1976 à Villefranche-sur-Saône, à l'âge de 82 ans. Elle était chez un de ses fils : Maldonado Antoine (109, rue Jules-Ferry, Cité Béliigny 69400 Villefranche-sur-Saône). M^{me} Maldonado habitait autrefois à Bel-Abbès, chez M^{me} Jean, Epicerie au 66, de l'avenue Kléber. Très bien, il faut bien vous situer pour qu'en vous identifie mieux. Merci. (Adresse de Maldonado Jean : Cité les Jésuites n° 988, 10, allées Corbières, 81000 Castres).
- M. Pierre Lamouret et M^{me}, née Garcia, nous font part du décès subit de M. Garcia Marcel (frère de M^{me} Lamouret) à l'âge de 45 ans à Paris. Il a été inhumé dans le caveau de famille à Ste-Tulle-de-Provence. Sa femme est de Bel-Abbès. Un de ses fils Bernard avait été accidenté aussi dans une collision avec une auto fellagha. (Résidence du Pic-de-Midi, 65300 Lannemezan).
- Longue lettre de M^{me} Soler Raymond, née Victorine Bonfanti. Nous avons été très touchés par plusieurs décès.

- Nous avons perdu un oncle à mon mari M. Mellado Pedro à l'âge de 61 ans. Il habitait dans une ferme de Chanzy autrefois. Son adresse en France était II Square Marcel-Cerdan, La Devèze, 34500 Béziers.
- Fin septembre 1975 nous avons perdu un autre oncle à mon mari, M. Avila Antonio à l'âge de 63 ans. Il avait autrefois le moulin à Boukanéfis. Adresse en France : La Devèze, 34500 Béziers.
- Le 24 février 1976, je perdais mon père : M. Bonfanti Gino dans sa 65^e année, ancien légionnaire. Nous habitons 29, rue de la Marine au Mamelon. En France : M^{me} V^{ve} Bonfanti, 16, rue de la Paix appt. 35 Cheny, 89400 Migennes.
- Le 14 juin 1976 nous avons perdu un oncle à mon mari : M. Montava Gonzalo à l'âge de 60 ans. Sa mère habitait Bel-Abbès et eux à Oran, où il travaillait à l'« Echo d'Oran ». Adresse en France : M^{me} V^{ve} Montava chez M. et M^{me} Chenet René (M^{me} est née Montava), rue du Stade 43240 St-Just Malmond.
- Le 9 juillet 1976 nous avons perdu la mère de mon beau-père : M^{me} V^{ve} Soler Antonia née Parra à l'âge de 85 ans. Elle habitait chez sa fille M^{me} V^{ve} Mellado qui elle, comme déjà dit, a perdu son mari M. Mellado Pedro le 1^{er} janvier 1975 à Béziers. Adresse plus haut.

— Le 3 août 1976 nous avons perdu la cousine de mon mari, la fille de M^{me} V^{ve} Mellado Pedro : M^{me} Roger Incarnation, née Mellado à l'âge de 26 ans après une grave maladie. Elle laisse trois enfants de 4, 3 et 1 an. Elle habitait à Lyon et a été enterrée à Béziers avec son père et grand-mère. Son mari était gendarme à Lyon. Il est muté à Pézenas et a confié ses enfants à sa belle-mère et rentre tous les jours.

Quelle longue et douloureuse lettre. Seigneur ayez pitié ! (Adresse de M^{me} Soler-Bonfanti Raymond : 8, Impasse des Jasmins-Brion, 89400 Migennes).

- M. et M^{me} Louis Ripolles, M. et M^{me} Gaston Parodi, M^{me} Jeanne Marquet ont la douleur de vous faire part du décès, à l'âge de 76 ans, de M. Edmond Parodi à Maisons Lafitte, le 9 janvier 1977. (21, rue Michel-Ange 750016 et 45, Ronda Mijarès Castellon-de-la-Plana Espagne).
- M^{me} Renée Rebolle nous signale sans autres détails le décès de M^{lle} Lopez Marie le 5 novembre 1976 à Rians. (Rue Ottaviani, Le Palaiz, 83170 Brignoles).
- M^{me} Montésinos nous fait part du décès de sa maman, M^{me} Roméro Maria, le 1^{er} juin 1975. (28, Place Ernest-Barraud, 33230 Coutras).

NOUVELLES DIVERSES

- M. Marcelot Marcel ancien de Deligny et M^{me}, née Courette Denise, font part de la brillante réussite en médecine à la Faculté de Marseille de leur fille Viviane, ancienne élève de Fénelon de Bel-Abbès. 14, rue Gourjon, 13002 Marseille).
- André Planchon vient d'être promu Lieutenant-Colonel au 7^e Génie. Il est le fils de M. Emile Planchon, président du « Club Philatéliste Bel-Abbésien en exil ». (2, rue Neuve-Saint-Charles, 83 Avignon).
- M. et M^{me} Molto Modeste de Bel-Abbès nous disent qu'ils ont la chance d'être entourés de leurs 4 filles, toutes mariées et de leurs 10 petits-enfants. (1, rue du 140^e R.I.A., 38100 Grenoble).
- M^{me} Baeza Alfred nous annonce que ses deux enfants, instruits à l'école Fénelon Marie-Paule est mariée à M. Casquet Jean-Jacques et a deux enfants Valérie et Laurence.

Brigitte est célibataire et habite avec ses parents. (29, rue de Brest, 69002 Lyon). (Casquet-Baeza J.-J. 58, boulevard Henri-Dunant, 91100 Corbeil).

- M. et M^{me} Jean Antoinette Viudès (de la Gare de l'Etat) nous donnent des nouvelles de leurs enfants. La famille doit s'agrandir chez leur fille Christine. Bernadette est fiancée avec un ancien scout de Paris, ils doivent se marier en février de cette année. Jean-Guy a réussi et est en stage au P.T.T. Paul-André est en 6^e.
- M^{me} Marsan-Chanfreau donne de ses nouvelles. Née Louise Chanfreau en 1908, ancienne élève de Fénelon. Son père Baptiste Chanfreau est décédé à Cannes début novembre 1962. Sa mère, née Dutilleul a eu 90 ans le 27 septembre 1976. Son mari M. Maurice Marsan est décédé à Toulon le 11 décembre 1970. Elle a six enfants, tous dispersés... Une fille Gillet de St-Aygulf a épousé son fils Jean Marsan. (Les Dattiers, La Crau 83260).

RECHERCHES

- La famille Lucien Picard voudrait retrouver M. Lucien Camillieri qui habitait à Oran. (La Salle St-Orens 32120 Mauvezin).
- M^{me} Molle Suzanne, recherche M^{me} Gianluppi, née Ayala Emilie, autrefois institutrice à Bossuet. (Route Notre-Dame, 06330 Roquefort-les-Pins).
- M^{me} Asencio, née Lopez Eléonore Francesca d'Eckmul est recherchée par sa sœur Lopez Marie, épouse Martinez ayant demeuré à Bel-Abbès, 24, rue du Marabout. (M^{me} Martinez Marie, 18, rue Clément-Bel, 06220 Vallauris).

- M. François Gomez de Bel-Abbès recherche Toinou Fernandez (Gare de l'Etat), Claude Lopez (Fg Thiers), familles Hernandez et Bagnos (Rue de Lessepts), tous de Bel-Abbès. (12, rue Bellevue, 44560 Paimbeuf).
- M. Munos Alphonse recherche l'adresse de M. Cano Manuel et M^{me} née Gomez Raymonde, habitant autrefois au Faubourg Perrin, lui est le frère du footballeur bien connu Cano et elle habitait avant son mariage chez M. Munos au 24, rue Frédéric-Mistral, Cité Jean-Mermoz. (1, rue de la Cure, 26250 Livron).

SIDI-BEL-ABBES, chez nous

L'église Saint-Vincent a été transformée en mosquée... Quel choc ces quelques mots ont dû provoquer chez des centaines, des milliers de Bel-Abbésiens.

Saint Vincent qui naquit avec la ville, l'église qui resta la seule jusqu'au développement de la cité après la guerre de 39-45. Alors se créèrent les paroisses du Sacré-Cœur — chère à notre rédacteur en chef, M. l'abbé Péruffo — de Notre-Dame de toutes grâces, puis, enfin, N.-D. de Fatima, dont notre directeur fut le premier et le dernier curé; N.-D. de Fatima qui, chaque 14 juillet, préside à Marssac, la Fête des retrouvailles des Bel-Abbésiens.

Mais les vieux habitants de la ville, même les plus pratiquants ne connaissaient dans leur vocabulaire, qu'une église; toutes les autres n'étaient que des chapelles :

— Ah! vous mariez votre fils, votre fille à la chapelle du Sacré-Cœur...

— Oui, à l'église du Sacré-Cœur...

Le mot semblait glisser. Cependant, peu à peu le mot s'imposait et sans la braderie gaillarde, si l'Algérie était restée française, Bel-Abbès aurait actuellement quatre vraies églises; et peut-être davantage...

★

Hélas les choses étant devenues ce qu'elles sont, face à la mairie, il n'y a plus la doyenne des églises, mais une mosquée.

Et puisque j'ai parlé mariage plus haut, je vais évoquer l'image populaire des samedis après-midi devant l'église Saint-Vincent. C'était le rendez-vous de tout le petit peuple, curieux des cortèges de mariages. Tout était observé, décortiqué, pendant que M. Ascencio prenait photos sur photos. Toutes les petites bonnes (employées de maison, comme disent les syndicats 76 pour les exciter contre les patrons-bourgeois) étaient là, jacassantes, le plus souvent admiratives; mais jamais on aurait entendu des phrases de jalousie et de haine: le syndicalisme JOC, JEC, JAC ne régnait pas encore.

Et au sujet de ces mariages de St-Vincent, il me revient une anecdote plus que pittoresque. Presque tous les samedis, une dame qui cherchait à être simple et distinguée, assistait souvent à tous les mariages. Cette personne était bien connue des commissaires de police et des correspondants des journaux d'Oran: elle était patronne d'un mauvais lieu du Village Nègre. Egalement intrigués, le commissaire R. et le correspondant de l'« *Echo d'Oran* » demandèrent un jour à la dame le « quid » de sa présence, chaque samedi soir à Saint-Vincent. Sa réponse fut brève :

« Messieurs, c'est ma cure de purification hebdomadaire. Je partage, pour un moment, la joie de vivre comme tout le monde ».

★

Les Bel-Abbésiens, émus par la conversion de Saint-Vincent en mosquée, n'ont pas dû être seulement des catholiques.

Je pense à certains musulmans âgés, toujours là-bas, je pense à certains israélites évoquant les Noël du temps français, à Sidi-Bel-Abbès.

N'avait-il pas fallu en arriver à dire deux messes de minuit, à 23 et 24 heures, vu la foule très œcuménique qui se pressait aux offices ?

Car, quelle que soit la religion monothéiste, la grande majorité des Bel-Abbésiens réveillonneurs n'allait s'attabler qu'après avoir entendu « Minuit, Chrétiens... » à Saint-Vincent.

Et même à la sortie d'une messe de Noël, je me trouvais une fois pris dans la bousculade sur la place de l'Eglise, côte à côte avec une personnalité dont je connaissais les affinités avec la Loge de rite écossais de la ville: je la saluais mais je remarquais son air énervé et surtout sa tête sans coiffure, alors que d'habitude ce monsieur était toujours superbement chapeauté :

— J'ai perdu mon chapeau dans la foule, me dit-il d'un air grave.

J'eus fort envie de lui murmurer :

— Est-ce la faute à Voltaire ?

Mais je me tus.

★

IMAGES-SOUVENIRS DE NOS EGLISES PERDUES

Autre image de Saint-Vincent: le jour de la saint Vincent. Ce jour-là l'abbé Salmon « petit père trottinette » — pour les élèves de Fénelon — montait en chaire et après s'être échauffé la voix, il se mettait à vitupérer contre ...l'autre, le faux saint Vincent du cimetière.

Les vieux Bel-Abbésiens se souviennent. Près du dépositoire, au Cimetière, une tombe était toujours débordante d'ex-voto, de vieilles cannes, de béquilles. Un quelconque Vincent de la route d'Oran, était mort au XIX^e siècle d'avoir trop fêté chaque jour le dieu païen: Bacchus.

Bientôt, sur les pas des portes, on murmura que ce Vincent-là faisait des miracles... Et la superstition avait encore la vie dure.

Alors l'abbé Salmon y allait chaque année de son couplet révolté contre la confusion entre le vrai saint Vincent et l'autre, celui du cimetière.

★

Tournant les pages de mes albums, j'y trouve des images très émouvantes d'avril 1941. Le Père de la Légion, le général Rollet est mort; l'immense cortège légionnaire précédé de la longue suite des prêtres et des enfants de chœur, de la Légion monte à l'église Saint-Vincent, et de là, au cimetière. Le général Rollet dormira son dernier sommeil au milieu du « Carré Légionnaire » d'avril 1941 à ce sombre jour de 1962 où la Légion emmenera avec elle les restes de son père, puisqu'un général à titre provisoire, grand par la taille, avait bradé la Légion avec le reste.

★

Je sélectionne une dernière image de l'Eglise Saint-Vincent: une image imposante et virgine à la fois qui se renouvelait chaque année, une image « solennelle » au vrai sens du mot: c'était la longue théorie des communicantes et des renouvelantes de l'Ecole Fénelon, Madame Joubert, la directrice, en tête. Il y eut les années où les religieuses étaient sécularisées; et hors Bel-Abbès, qui aurait soupçonné que cette dame à la tenue élégante et discrète à la fois était une religieuse à la main de fer sous un gant de velours? Puis il y eut à nouveau le costume religieux qui entourait Madame Joubert d'une grande dignité.

Mais les grandes élèves de Fénelon murmuraient que leur directrice conservait pieusement dans son armoire, où régnait l'anti-mite, les souvenirs de la sécularisation...

★

De l'église du Sacré-Cœur qui depuis 1946 fut notre paroisse, j'ai surtout des souvenirs familiaux: notre fille cadette y fit sa première communion et y fut confirmée? Et j'ai devant les yeux, la photographie de Son Ex. Monseigneur notre évêque Bertrand Lacaste, côte à côte avec son sympathique chauffeur en tenue militaire, officiellement il devait être détaché comme ordonnance auprès de son « chef ».

Notre fille aînée y fut mariée, après que le mariage civil eut été célébré en mairie par notre ami de toujours, Sénoussi Mami, conseiller municipal.

★

De l'Eglise Notre-Dame de toutes Grâces, je garde l'image du jour de la saint Christophe. Des centaines de voitures venaient de toute l'Oranie pour s'y faire bénir. A cette époque une plaque d'identité était obligatoire sur les tableaux de bord et un saint Christophe protégeait le chauffeur et ses passagers. De nos jours, plus de saint Christophe, plus de plaque d'identité...

Mais si vous rognez la ligne blanche, les deux bisons fûtés qui vous sifflent au bord de la route, sauront bien vous demander: « papiers ? ».

★

Je n'ai pas d'images souvenirs de l'église N.-D. de Fatima. Mais pourquoi notre directeur, qui fut à l'alpha, et hélas à l'oméga, de cette paroisse n'en écrirait-il pas la trop courte histoire, lorsque N.-D. de Fatima lui aura redonné très bonne santé à part entière?

Joseph Bérard, 21 novembre 1976

Bel-Abbès, notre ville

Les Romains ont occupé « stratégiquement » les montagnes du Tessalah, au Nord-Ouest de Bel-Abbès, ville qui n'existait pas encore. La plaine de la Mekkerra n'offrait pour eux aucun avantage militaire, aussi ne trouve-t-on pas de traces romaines autour de notre ville.

Au 14^e siècle, ce furent les invasions arabes. Trois tribus des Béni-Ameurs : les Amarnas, les Hazedj et les Sidi-Brahim, occupèrent ce qui est aujourd'hui le territoire de Bel-Abbès.

Du 16^e à la fin du 18^e siècles ce territoire fut mêlé aux luttes qui opposèrent d'une part les tribus entre elles, d'autre part contre les Espagnols d'Oran et les Turcs d'Alger.

En 1835, le Maréchal Clauzel dirige une première expédition contre les Béni-Ameurs. Mais sans effet durable. Le 12 juin 1843, une colonne commandée par le général Bedeau arrive de nouveau au centre du territoire des Béni-Ameurs, près du marabout de Bel-Abbès, où Abdelkader avait souvent campé. C'était un pays désertique et marécageux où se traînait paresseusement la Mekkerra aux eaux pestilentielles.

La Mekkerra prend sa source à Bedeau par la réunion de trois ruisseaux. Elle s'appelle ensuite Oued-Sig et se jette dans la Méditerranée sous le nom de la Macta.

★

Qu'est-ce que ce marabout de Sidi-Bel-Abbès qui va donner le nom à notre ville ? Voici ce que j'ai pu en savoir.

Ce serait le tombeau d'un marabout célèbre du nom de Sidi-Bel-Abbès. Son grand-père était natif d'Arabie et son père un grand professeur de la Médersa de Tlemcen.

Un jour, dit-on, il reçoit un ordre d'Allah : « Va enseigner les tribus nomades ! » Il vint dans la plaine de la Mekkerra où il apporta, paraît-il, la paix et le travail, là où il n'y avait avant que pillages, rancunes, vendettas etc...

Evidemment il eut un rival qui voulut le supprimer, mais il s'envola pour lui échapper. A partir de ce départ, le pays retomba dans la guerre, l'anarchie, la famine et la maladie.

Si bien que les habitants demandent à Allah de leur ramener le marabout Sidi-Bel-Abbès. On se met à sa recherche et on finit par le découvrir dans une forêt profonde. On lui explique ce qui est arrivé. Il répond qu'il est bien où il est, et qu'on le laisse tranquille. On insiste, il refuse catégoriquement de revenir. On le menace alors, et pour fuir les importuns, il ne trouve rien de mieux que de se transformer en colombe et disparaître à nouveau.

Il vient alors « atterrir » sur les hauteurs de la Mekkerra, et là reprend sa forme humaine. Un berger, témoin de cela, raconte le fait dans le voisinage. Les tribus du pays le vénèrent alors comme un saint.

Vers 1781, il meurt et on l'enterre à l'endroit où il a atterri sous la forme d'une colombe (au bout de l'avenue Kléber).

Histoire ou légende ?

Les deux probablement.

★

Donc le 12 juin 1843, une colonne commandée par le Général Bedeau arrive au marabout de Sidi-Bel-Abbès. Les soldats commencent à construire un camp retranché qui prit le nom de « Redoute de Sidi-Bel-Abbès ». C'était à l'angle Nord-Ouest de la ville actuelle. Et aussitôt arrivent des civils qui se mettent « à l'ombre » de cette redoute.

Soldats et civils fraternisent pour assainir les maré-

cages de la Mekkerra, et éloigner les fièvres paludéennes. Deux fois, en cette année 1843, l'alerte fut donnée. Abdelkader était en vagabondage dans la région. (Août et octobre 1843).

En 1845, nouvelle alerte plus sérieuse cette fois. Les soldats étaient sortis pour une opération de police. Il ne restait que quelques militaires et des invalides. L'ennemi se présente devant le fort le 30 janvier. Il y a là des arabes en guenilles « armés d'un bâton de pèlerin ». Ils demandent à visiter la redoute. Sans méfiance, on ouvre la porte et cette troupe entre tranquillement. Soudain les faux pèlerins sortent des armes de dessous leurs burnous et attaquent de toutes parts. La lutte fut dure, mais malgré l'effort de surprise, la victoire resta aux Français.

On pensa alors à agrandir et la redoute et la ville naissante. La situation géographique et militaire est favorable : à égale distance d'Oran, de Bedeau, de Tlemcen et de Mascara.

« ... Cette position de Sidi-Bel-Abbès est si importante à nos yeux, écrivait Lamoricière, que nous ne craignons pas d'avancer que ce sera probablement un jour, le chef-lieu de la division d'Oran... Dans cet espoir, nous demandons qu'il y soit créé, dès à présent, un centre de population considérable ».

Grâce à Lamoricière la ville va prendre son essor très vite. On dresse le plan de la cité qui doit occuper 42 hectares, formant un rectangle allongé dans le sens de la Mekkerra.

★

En 1848 donc, le capitaine Proudhon, dresse le plan de la ville de Sidi-Bel-Abbès, et ses légionnaires se mirent à l'œuvre aussitôt car, vers le 5 janvier 1849, un décret fondait la nouvelle ville et approuvait le plan Proudhon.

Il comprenait deux zones : une militaire, une civile. Larges rues, quatre portes et logements pour 2 000 habitants : telles étaient les caractéristiques de ce plan.

En 1849, il y avait 431 habitants et en 1859, ils étaient déjà 5 259. Comme on voit dans une ville prévue pour 2 000 habitants, la crise du logement ne date pas d'aujourd'hui... Aussi très vite les habitants construisirent en dehors des remparts : « Calle del Sol », Faubourg Perrin, Mamelon, sans parler du « Village Nègre ».

Actuellement les trois-quarts, peut-être plus, des habitants sont dans les faubourgs. Un quart reste en ville où se trouvent la presque totalité des magasins.

« Le Village Nègre » a été créé en 1873 pour permettre aux arabes assagis de construire et de participer à la vie de la jeune cité.

On ne froissera personne, je pense, en disant que Sidi-Bel-Abbès ne fait pas ville. Rues monotones, maisons basses et délavées, presque pas de parcs ou de squares, nombreux terrains vagues : refuge de tout ce qu'on ne veut pas, presque pas de monuments architecturaux.

Les faubourgs surtout ne sont pas beaux.

Pour être juste, il faut corriger ce portrait qui date un peu, il est vrai. Il faut d'abord dire que les ressources d'alors n'étant pas abondantes, on s'est contenté d'utiliser la pierre locale ou « pierre de tuf » qui ne permet pas de faire de l'architecture.

Ensuite, il faut reconnaître qu'on a fait et qu'on fait un effort d'urbanisation louable. Le ciment armé permet de construire des maisons à étages à l'allure moderne parfois surréaliste. Les rues se sont faites coquettes grâce au macadam. Des squares apparaissent timidement encore. Des églises se construisent, les façades s'endimanchent un peu.

La nuit devient moins opaque grâce à un éclairage rationnel. Les Faubourgs eux-mêmes commencent à suivre le mouvement.

BEL-ABBES, NOTRE VILLE

(suite)

Il reste encore beaucoup à faire par les générations à venir, surtout côté parcs, bois à promenade qui seraient des endroits de fraîcheur, de délassément et d'agrément, pour que Bel-Abbès devienne une ville moderne.

De 1848 à 1856, l'autorité militaire poursuit l'achèvement de la ville et en assure l'administration.

Ainsi des colonels furent les premiers maires de la ville : Mellinet, Bazaine, Rousseau.

★

Le premier maire civil fut nommé le 31 août 1857, en la personne de M. Alfred Edmée Villetard-de-Prunières. Le 18 juillet 1868, c'était le Baron de Lagarde Montlaurun était en fonction.

En 1870, c'est M. Jean-Pierre Roubière.

En 1874, c'est M. Léon Bastide.

En 1875, c'est M. Joseph Bleuze.

En 1876, c'est M. Joseph Boulet.

En 1882, c'est M. Anthelme Perret.

En 1892, c'est M. Léon Bastide.

En 1908, c'est M. Alfred Lisbonne.

M. Bleuze fut assassiné le 11 octobre 1875 à Prudon ainsi que son épouse Honorine Thiébaud.

A Monsieur Boulet, célèbre par ses boutades, est attribuée, si je ne m'abuse, l'histoire que voici.

L'Empereur avait annoncé qu'il ferait un séjour à Sidi-Bel-Abbès. Il devait décorer M. Boulet. Or il arriva avec une demi-heure d'avance au Clos Bastide où devait avoir lieu la réception. Le maire de Bel-Abbès était-il à l'heure, je ne sais, mais je le suppose. En tout cas M. Boulet, lui, n'y était pas. A son arrivée, l'Empereur lui fait remarquer qu'il est en retard. Sans se démonter, M. Boulet sort sa montre, et fait remarquer au souverain que c'est lui qui est en avance sur l'horaire prévu.

Ensuite arrive le Curé, qui était M. Preire. L'Empereur lui fait la même observation. Celui-ci répond : « Votre Majesté voudra me pardonner je me suis attardé aux pieds des autels à prier pour votre Majesté ».

Résultat ce fut lui qui reçut la décoration destinée à M. Boulet.

Se non è vero...

La sous-préfecture actuelle était autrefois le Bureau Arabe, elle devint sous-préfecture en 1875.

La mairie était autrefois dans la maison Mariet, située rue Saint-Augustin, puis dans la maison du Colonel de Chabrière, rue Chabrière, évidemment, et enfin à l'Hôtel de Ville actuel à partir du 2 décembre 1879. L'ancien marché en gros date des années 1854-1856.

Le Cimetière était d'abord jusqu'en 1850 sur les bords de la Mekkerra, non loin de la rue Marguerite, avant d'être à sa place actuelle où il a subi des agrandissements successifs.

Il se révèle encore petit. Peut-être franchira-t-il la Mekkerra jusqu'à la route d'Oran ? Les deux, reliés par un pont sur la rivière. L'avenir le dira...

« Le Flaneur »

N.B. Ce compte rendu dont la suite paraîtra au prochain numéro est tiré sans rien en changer d'un petit journal bi-hebdomadaire fait par des jeunes de Sonis et de Lamoricière et intitulé « Jeunes Liens » datant de 1957. (Pour copie conforme).

Dernière minute

1° Si pour votre collection, il vous manque des numéros de « Khémia », nous en avons encore quelques-uns qui ne sont pas épuisés. Demandez-nous, en toute simplicité, de vous envoyer les numéros qui vous manquent soit que vous les ayez perdus, ou prêtés et non rendus ou pour tout autre motif. Dans la mesure de nos réserves, nous vous les enverrons.

Nous avons eu l'occasion de voir chez certains d'entre vous la collection reliée de « Khémia ». C'était magnifique et quelle mine de renseignements toujours à portée de la main !

N.B. Encore une erreur de numérotation s'est glissée dans le dernier numéro de 1976. Au lieu de 3° trimestre 1976 il faut mettre 4° trimestre et au lieu de N° 28 il faut mettre N° 29.

★

2° « L'expression corporelle ». Dans notre « Khémia » n° 23 du 2° trimestre 75, nous vous avons signalé un grave danger pour la catéchèse. Nous vous demandons de vous y reporter. Mais voilà qu'un nouveau danger est apparu. C'est un nouveau piège de la subversion et c'est « L'expression corporelle ».

Ce sont de nouvelles pratiques basées sur des attitudes ou des gestes du corps et introduites en liturgie, dans la prière, dans les catéchismes. « Ce qui est nouveau, dit le Père Lelong c'est l'extension qu'a prise aujourd'hui ce qui ne semblait être, au début, qu'une amusette... »

Ne croyez pas qu'il s'agit d'un danger illusoire et bénin. Oh non ! Un exemple — et encore je ne parle que de choses dangereuses car il y a pire — c'est le jeu recommandé « le jeu des aveugles » c'est-à-dire le jeu de la découverte de l'autre par le toucher, les yeux bandés...

Pour cette fois je ne vais pas m'attarder, je signale simplement le danger. Mais je me propose d'étudier la chose sur textes et de vous en donner un compte rendu objectif, dès que j'aurais réuni tous les documents. Probablement pour la prochaine « Khémia ». Mais je tenais à vous signaler le danger très grave « des expressions corporelles » actuelles, afin que les mamans soient sur leur garde au sujet de leurs enfants au catéchisme. Non qu'il faille soupçonner tout le monde, mais actuellement on ne doit pas accorder sa confiance aveuglément.

Donc à bientôt une étude sur « L'expression corporelle ».

KHEMIA

Direction de la publication :

Abbé DELMAS François, Le Verdier, 81140 Castelnau-de-Montmiral

Personnel : CCP 2.231.18 L TOULOUSE

KHEMIA : CCP 3.248.58 Y TOULOUSE

Rédacteur en chef :

Abbé PÉRUFFO Vincent, 81150 Marssac-sur-Tarn

CCP 2.128.03. Z. TOULOUSE

Secrétaire-trésorier (Administration) :

Abbé RUIS Pierre, curé de La Borie, 81600 Gaillac

CCP 1.573.78. E. TOULOUSE

Imprimerie Coopérative du Sud-Ouest, 81000 Albi

Commission paritaire inscrit sous le n° 47.437